Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 22

Artikel: La garniture de diamants : suite
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179884

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

che, que bévesâi quartetta tandique lé tsévaux medzivont on picotin à l'étrabllio, sé décida à reinmodâ contré Losena. Ye fâ appliï et ye part sein sé maufiâ que yavâi cauquon dein la voiture, et l'autro sein sé reveilli, et l'arrevé à Mordze, iô s'arrêté dévant la Corena. Arrevâ que, lo dié sé reveillé, châote bas, l'où senâ lo relodzo, vouâité tant bin que pâo sa montra, vâi que l'est trâi z'haôres, et coumein, dé né surtot et po on individu tot eintoupenâ, la granta tserrâire dé Mordze resseimblié prâo à la tserrâire de Rollo, lo dié preind la Corena po la Têta-nâiré et sé met à boeilâ : . . . . il a sonné trois ! A cé mêmo momeint, lo dié dé Mordze, qu'étâi dévant tsi monsu Muret, daô coté dé l'arsenat, criâvé assebin : . . . . . il a sonné trois ! Lo dié dé Rollo sé peinsa : Cebâyï quin bougro mé contrefâ per lé, et cé dé Mordze sé desâi : Quinna poéson éte que s'est fo dé mé ? — Cé dé Rollo crié onco : . . . . . il a sonné trois ! et cé dé Mordze desâi assebin ein mêmo teimps : . . . . . il a sonné trois ! — Adon mé dou compagnons furieux, sé mettont à corré l'on contré l'autro, armâ dé lâo bâton qu'avions dâi petiets de fai âo bet.

— Porquié mé dessuvi-vo, demandé cé dé Mordze ?

— Dé quié vo méclliâ-vo ein crieint lé z'hâorés dit cé dé Rollo ?

. . . . . Enfin vo peinsa lo resto : lé gros mots arrevont et lé coups dé bâton ; l'étions surs ti lé dou d'avâi lé drâi ; ye firont bintout on détertin dâo diabllio. Lé vesins se reveillont épouâiris, s'attroupont vai lé dou diés sein savâi cein que cein volliâvé deré. On eut millé peinés dé lé separâ, kâ tapâvont dru. Lo dié dé Rollo étâi tot ébâyi que nion ne teniâi son parti et dé cein que ne cognesâi pas on âma, et ye fu onco bien pllie ébâhi quand sé ve eimpougni pé la police et trainâ âo pousto, yo à la fin dâi fin on s'est esplica et yo l'appre que l'étâi venu à Mordze sein lo savâi. Lé dou dié firont la pé à la pinta dézo lé z'arcadés et cé dé Rollo sé reintorna tot penâo lo matin pé lo bateau. Arreva à Rollo, n'ein a pas pipa on mot.

C. C. D.

Dans la dernière séance de la Société vaudoise des sciences naturelles, M. l'ingénieur Guillemin a fait fonctionner un appareil de Salleron, servant à l'estimation de la valeur alcoolique des vins. Ce petit appareil, très exact, se compose d'un ballon en verre, tenant lieu d'alambic, d'une lampe à esprit de vin, d'un serpentin et d'une éprouvette graduée. On distille, en quatre ou cinq minutes, le vin à examiner ; puis un pèse-alcool et un thermomètre indiquent par leurs degrés un chiffre qui est complété par une table spéciale.

Cet appareil, d'une valeur de vingt-cinq francs seulement et très portatif, est de la plus grande utilité pour remplacer l'éprouvette d'argent ordinaire dont les appréciations sont des plus inexactes.

Un malin prétend que dans une commune de la Côte l'eau de fontaine sondait trois degrés à son éprouvette, tandis que le vin de l'auberge ne sondait rien du tout.

La garniture de diamants.

V

L'aurore de ce grand jour du jeudi annoncé par la supérieure éclaire enfin les dortoirs de Santa-Rosa, et la déesse n'a pas de peine à réveiller nos religieuses ; on s'est endormi son rôle sur les lèvres, on a rêvé d'Esther et d'Assuérus, on se lève en récitant des vers.

A midi, la table du réfectoire demeura presque intacte ; à trois heures on courut à la toilette ; le beau moment ! Toute la magnificence du costume oriental était reproduite dans les vêtements des jeunes actrices, et la tradition historique scrupuleusement observée. Flaminia se montrait éblouissante de richesse et de beauté. Son collier ainsi que ses bracelets jetaient d'admirables éclats de lumière, et le diadème qui parait son front n'aurait pas été indigne de briller sur le trône de Perse. Giacinta avait demandé le rôle de la confidente, et sa longue robe de soie garnie de fourrures lui allait à ravir ; l'Assuérus et l'Aman étaient d'une figure à séduire toutes les belles de la cour de Suze.

A la nuit tombante ; les flambeaux de la salle destinée aux représentations furent allumés, et, dès ce moment, que d'agitation, que d'émotion ! Les pulsations de l'amour-propre, alors déguisé sous le nom de timidité, ne sont jamais plus accélérées qu'à l'ouverture d'un théâtre de société. Il est vrai qu'en ce jour, le nombre ordinaire des spectateurs privilégiés se trouvait augmenté par l'admission de plusieurs dames romaines, et que le cercle n'avait point encore été aussi imposant. Des ordres précis excluaient les hommes de ces assemblées, mais en cette occasion, il fut fait une exception en faveur de l'auteur de la tragédie, et d'une place réservée, le Trissin put jouir du plaisir de voir son ouvrage parfaitement rendu. En effet, revenues du premier moment de trouble, les jeunes actrices de Santa-Rosa mirent dans leur jeu et leur récitation une grâce et une vérité qui enchantèrent l'auditoire, et à la fin du premier acte, de vifs applaudissements leur furent prodigués.

Le second commençait, l'intérêt de la pièce allait en croissant, aussi bien que le talent des acteurs, et tout annonçait le succès le plus complet, quand la représentation fut brusquement interrompue par les accents précipités de la grosse cloche du couvent, et par le cri d'alarme ; au feu! au feu ! La salle du théâtre est aussitôt évacuée dans le plus grand désordre, et en passant dans celle du réfectoire, qui donnait sur les jardins, les vitraux réfléchissent une vive lueur aux yeux de la société épouvantée. On se presse sur l'escalier, on se dirige du côté de la flamme, et l'on s'aperçoit qu'elle est occasionnée par l'incendie de la cabane qui servait de gîte aux daims du monastère. L'isolement de cette cabane au milieu d'un vaste gazon, et le calme parfait de l'air, ne laissant aucune inquiétude sur une communication de l'embrasement, tout le monde se mit à rire du désordre survenu dans l'assemblée, ainsi que de la frayeur qui s'était emparée de chacun ; puis, la supérieure donna l'ordre d'aller à la recherche du berger qui soignait le troupeau, afin d'apprendre la cause de l'accident. On le trouva dans la loge du jardinier, couché, ainsi que cet homme, au milieu des verres et des pots, et tous les deux dans un état d'ivresse si complet, qu'il fut impossible d'en obtenir une seule phrase intelligible. On supposa alors que ce pâtre, après avoir bu, était allé dans la cabane avec de la lumière, et avait mis le feu à la paille de maïs dont elle se trouvait remplie ; rien ne paraissait plus probable ; aussi l'on rentra gaîment au couvent pour reprendre la suite de la représentation. Mais où est la reine ? Où est sa confidente ? On retourne au jardin, on en parcourt les allées ; point de reine, point de confidente ! On visite leurs cellules, on ouvre l'église : Flaminia ! Giacinta ! Et les échos des voûtes retentissantes de Santa-Rosa répondent seules à cet appel mille fois répété.

Pendant que la foule empressée se portait au lieu de l'incendie, nos deux religieuses, de l'allée des ifs, avaient passé lestement derrière le petit bois de châtaigniers qui touchait au mur de clôture. Là, entre deux de ces pins immenses qui en bordaient l'enceinte intérieure, se trouvait une petite porte donnant sur la campagne ; cette porte était entr'ouverte, elles la franchirent en la refermant soigneusement. Deux cavaliers

se présentent alors, tenant chacun par la bride un petit cheval napolitain vigoureux et docile ; ils y font monter Flaminia et Giacinta, leur jettent sur les épaules un ample manteau, leur couvrent la tête d'un large chapeau attaché sous le menton, et tra-tra, tra, comme dit madame de Sévigné, les voilà tous les quatre au petit galop sur la route de Rome.

Tout cela se passa avec une telle rapidité, que la cavalcade touchait aux portes de Ronciglione avant qu'on se fût aperçu de la disparution des fugitives.

Inutile de dire ici que ces deux cavaliers étaient Lorenzo et son valet, et que c'était l'adroit Tiburzio qui, après avoir enivré le berger et le jardinier, avait dérobé la clef de l'un et embrasé la cabane de l'autre, le lecteur perspicace a déjà deviné tout cela. Il n'est sans doute pas plus nécessaire de lui présenter le tableau de ce qui se passa dans le monastère, lorsqu'après de longues recherches, on s'aperçut enfin de l'évasion de notre héroïne et de son amie. L'étonnement des dames étrangères, la stupéfaction de toute la communauté, le désespoir de la supérieure, et surtout la fureur de la baronne, qui songeait à la perte de sa précieuse garniture bien plus qu'à celle de sa belle-fille, tout cela s'offre facilement à l'imagination ; suivons plutôt nos voyageurs.

Arrivés à la Storta, à neuf milles de Rome, ils prirent un chemin de traverse pour se rendre à Fiumisino, gros bourg situé à l'embouchure du Tibre, car la prudence les obligeait à éviter le port de Civita-Vecchia, où, comme on sait, mouillait la flotte de la religion. Les premiers rayons du soleil commençaient à scintiller sur la rivière lorsqu'ils entrèrent à Fiumisino, et Vivaldi, courant sur le port, eut l'indicible plaisir d'y voir briller les flammes aux couleurs gênoises de la tartane qui, frétée par les soins de son valet, l'attendait là depuis deux jours. Le vent était favorable ; aussitôt que les dames se furent dépouillées de leur costume dramatique, pour revêtir les habits de voyage dont Tiburzio s'était muni, le bâtiment mit à la voile. Le surlendemain au soir, il jeta l'ancre dans la belle rade de la Spezia.

Là, délivrés de toute crainte, nos amants purent se livrer au plaisir de se trouver réunis. Que de choses ils eurent à se dire ! car ils ne s'étaient pas revus depuis le départ de Lorenzo pour Rhodes ; tous les arrangements de leur fuite n'avaient été concertés que par correspondance. Que de doux épanchements ! Que de protestations de tendresse et de fidélité ! Flaminia, en consentant à son enlèvement, avait exigé que la célébration de leur mariage eût lieu à la première ville étrangère qu'ils atteindraient ; en conséquence, arrivés à Sarzane, qui n'est qu'à deux lieues du golfe, le couple heureux alla faire sa déclaration auprès d'un prêtre de cette ville, et la bénédiction nuptiale lui fut donnée, en présence de Giacinta, et de ce fidèle Tiburzio, qu'ils envisageaient plutôt comme un ami que comme un simple serviteur.

De Sarzana nos voyageurs gagnèrent Parme, et ensuite Milan, où ils s'occupèrent de la réalisation de leurs diamants.... Ici, j'entends le lecteur me demander si le moment de leur fuite avait été calculé de manière à faire tomber cette riche garniture dans leurs mains, ou si le hasard seul les en avait rendus possesseurs. C'est une question à laquelle je ne puis répondre positivement, parce que les notes qui me servent de guides ne s'expliquent pas clairement à cet égard. Quoi qu'il en soit, comme on voudra bien se rappeler que ces bijoux n'étaient point la propriété légitime de la baronne de Grimani, mais bien celle de Flaminia, qui devait en hériter de sa mère, j'espère que cette circonstance ne fera naître aucune prévention défavorable envers nos jeunes époux.

Aux yeux de quelques personnes scrupuleuses, il sera peut-être plus difficile de disculper Lorenzo de s'être affranchi par une désertion des liens qui l'attachaient à l'ordre de St-Jean, mais à ce sujet je rappellerai encore que la volonté d'un père qui le détestait, avait seule conduit le jeune homme à cette vocation, car ses goûts le portaient à l'étude. Son cœur était tendre et passionné, mais il avait de l'aversion pour le libertinage, et les mœurs licencieuses des chevaliers ne pouvaient convenir à son caractère. Tant que des armes ennemies menacèrent les drapeaux de la Religion, il crut de son honneur d'y demeurer fidèle, mais, après sa translation à Viterbe, cet Ordre sembla toucher à sa dissolution ; un nouveau domaine lui était bien promis, mais le grand monarque de qui il devait le tenir, peu jaloux de sa parole, en retardait la remise sous différents prétextes. C'était moins une cession gratuite et généreuse qu'il prétendait faire, qu'une vente dont le Grand-Maître aurait acquitté le prix par une sorte de vassalité. Tout annonçait à Vivaldi qu'il allait languir dans des liens où il n'aurait ni honneur, ni avancement à espérer. Et, en effet, ce ne fut que six ans après son départ, en 1530, que Villiers de l'Ile-Adam put s'établir à Malte, qui n'était alors qu'un misérable rocher, sans culture et sans abri. Ajoutons qu'au moment de sa fuite, Lorenzo écrivit au Grand-Maître, en lui faisant l'aveu de sa passion, et lui exposant toutes les circonstances entraînantes qui l'engageaient à abandonner son service.

Le séjour de Milan ne convenait ni à la sûreté, ni aux goûts tranquilles de nos époux ; ils se retirèrent à Lugano, heureuse contrée où l'on respire à la fois les parfums de l'Italie et l'air pur de la liberté. La moitié seulement du prix qu'ils avaient obtenu des diamants leur suffit pour y faire l'acquisition d'une jolie ferme, à une lieue de la ville, et c'est là qu'ils vieillirent en paix, partageant leurs heures entre les douces occupations de l'étude et de la culture des champs.

Leur postérité remplit d'honorables emplois à Lugano, où, comme nous l'avons dit dans notre introduction, le nom de Vivaldi existe encore dans la personne d'un citoyen aimable et instruit. *(Alb. de la S. romande.)* Y.

On nous écrit d'Yverdon :

Messieurs les rédacteurs,

Votre histoire de Jean Bâtier me rappelle celle d'un ancien conducteur de diligences, nommé Duruz.

A une montée entre Neuchâtel et Yverdon, marchant à côté de la voiture, il est interpellé par un monsieur de Pury, occupant une place de coupé, avec deux de ses amis :

— Hé, Duruz, toi qui as fait ta théologie dans le temps, serais-tu capable de nous dire un passage de l'Evangile, en grec?...

Sans se déconcerter, Duruz réplique :

Τα κακα πυρι βαλεια (les mauvaises choses doivent être jetées au feu).

Si l'on écrit cette phrase grecque en caractères français, on obtient une phrase en patois qui a une tout autre signification :

Ta caca Pury baleia.

M. *J. Chaffard*, auteur des Guides officiels des chemins de fer, vient de publier à Genève un *Petit guide du touriste à Genève, tour du lac Léman, Fribourg, Thoune, Interlaken, Chamonix et Grand-St-Bernard.*

Ce petit volume, qui se vend au prix de 30 cent. dans toutes les gares de chemins de fer, donne aux voyageurs, d'une manière rapide, les indications dont ils ont besoin pour parcourir en connaissance de cause l'itinéraire tracé ci-dessus. Il donne ce qu'il est indispensable de connaître, mais laisse pourtant quelque surprise au touriste. Les renseignements sur Genève sont nombreux et peuvent être utiles à ceux qui ne connaissant que peu ou point cette ville, voudraient consacrer une journée à en visiter les curiosités.

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.